

Pierre s'endort un peu

Patrick Nicol

Number 78, Fall 2019

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/91781ac>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

L'Inconvénient

ISSN

1492-1197 (print)

2369-2359 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this article

Nicol, P. (2019). Pierre s'endort un peu. *L'Inconvénient*, (78), 88–91.

Pierre s'endort un peu

TERRE DES CONS

Patrick Nicol

Le souper tirait à sa fin. L'appétit n'y était plus, les viandes refroidissaient, le vin caillait.

La conversation, animée au début, s'était mise à languir. Les aventures des chats de chacun, les séries Netflix – à voir, à éviter, commencées/abandonnées –, quelques médisances à propos de gens qu'on ne fréquentait plus. Puis le silence. Inégalement inconfortable pour chacun. Il était à peine sept heures. Qu'allaient-ils faire de leur soirée ?

Ils étaient quatre à table, mais des bruits venaient des pièces autour, certains de très loin, comme si d'autres personnes vivaient là. Pierre n'avait pas souvenir que la maison fût si grande, si peuplée, il ne connaissait à ses hôtes ni enfants ni famille envahissante ou voisins intrusifs. Il avait pensé un moment s'informer, mais la perspective d'une question formulée, suivie d'une réponse d'un intérêt incertain puis de la difficulté à reconstruire un silence agréable l'en avait dissuadé.

Une mouche s'attardait sur l'agneau. Un moustique était mort dans le cahors. Les courgettes au centre de la table se liquéfiaient tant il faisait chaud. Les tomates confites, les chandelles restées éteintes, les serviettes à main... tout dégageait une odeur lourde de fin d'été, même la musique, qu'ils semblaient capter par les pores, voire les narines, une musique qu'on avait voulue langoureuse mais qui n'était que sirupeuse, gluante, visqueuse.

La mouche avec ses pattes battait le rythme. Ses petites mandibules fredonnaient. Et Pierre lui-même commençait à fredonner, dédaigneusement, la mélodie si bien accordée à la sauce grasse dont l'insecte se repaissait.

L'assiette formait un rond parfait. Une assiette creuse avec en son ventre un os rongé, des languettes de gras, un peu de sang versé, du rouge, du vert et le brun de la sauce perlé d'un gras qui s'opacifiait en refroidissant. Un beau cercle blanc, de la porcelaine sans doute, peut-être de l'os ou de l'émail. De l'ivoire. De l'albâtre. Un rond devant les yeux de Pierre qui faisait écho au cercle dégarni sur sa tête, sa tonsure, son absence circulaire de cheveux, qu'il contemplait maintenant, en plongée, son propre crâne, son assiette, plus loin les crânes et les assiettes de ses amis. Les racines grisonnantes, le fond d'un verre marqué de lie, le dos de la femme assise en face de lui. Une étiquette sortait de son chemisier. Étiquette connue qui venait de surgir à la faveur d'un mouvement. La femme avait bâillé, puis elle s'était gratté le crâne, libérant quelques peaux mortes, flocons microscopiques perdus dans la chevelure teinte et que Pierre examinait distraitemment.

– Je sais pas quel genre d'hiver on va avoir, finalement.

– Avec l'été qu'on a eu...

Tout était plus vaste, plus sourd, plus éteint. Les sons voyageaient lâchement, les couleurs tombaient avant d'être vues. La distance entre les convives augmentait, aussi la distance qui les séparait des murs, la hauteur des plafonds. Pierre était de plus en plus loin, de lui-même, de ses amis, là-haut contre le mur qu'il sentait poreux, près du plafond perméable. En bas, à table, la vie se poursuivait sans lui.

Le voilà à travers le mur dans une chambre d'enfant. La chambre d'une fillette, saturée de froufrous, de dentelles et de fleurs imprimées. Des poupées de plastique nu, des travaux d'aiguilles abandonnées, du toc en bijoux. Une chambre qui n'a jamais existé et qu'on a tous vue. Le blanc et le rouge dominant, des rubans lilas, une boucle rose, un lit de fer, des rideaux qui s'agitent malgré les volets fermés. Des jouets de plastique peints au plomb, un tapis allergène, dans les tiroirs une théorie de sucreries fondante. Peluches aux yeux immenses pullulant d'acariens. Il fait vraiment chaud. C'est peut-être le vin ou le fait d'avoir quitté son corps. Ou alors la chambre qui surchauffe. Une enfant bientôt y viendra cuire.

La porte mince vibre au son de voix graves, voix d'hommes songeuses.

– Le temps, dit l'une d'elles.

Pierre est aspiré par ce qui semble être une pensée.

– Le temps : on court paresseux tout le temps qui nous est imparti. Insoucieux des secondes perdues à traverser/retraverser la surface. Et on se tord de douleurs feintes sans égard à l'écoulement du temps.

Un homme en tweed dans un fauteuil en cuir. Des murs couverts de la même matière que celle qui brûle dans le foyer. Des livres en papier peints. Le corps du roi dans un pantalon lâche et beige. Des mocassins. Une pipe ou alors un liquide ambré dans un verre lourd et biseauté.

– Le soccer nous parle du rapport des Européens au temps, alors que l'Américain obsessif grignote les dixièmes de seconde au hockey, au football, au basket.

– Mais il y a le baseball...

Le plus jeune des deux hommes est debout, les bras tatoués croisés. Une chemise à carreaux. Un Levi's retourné sur des Doc. À portée de main une bière trouble. Il n'y a plus de foyer mais l'agitation bleue d'un écran, soudain, et le crépitemment d'un haut-parleur diffusant du vide.

– Le baseball méprise le temps. Il est tout entier dévoué au contrôle de l'espace et à la maîtrise du mouvement.

Le deuxième est écrivain, lui aussi. Lui aussi, sans doute, ambitionne de poser quelque part sa brique, son pavé, sa pierre blanche. Lancer sa garnotte.

– Je voudrais écrire un récit à propos du costume des entraîneurs. Le coach de football habillé en prof d'éducation physique : son survêtement, son sifflet, sa tablette rigide. Le coach de baseball, aussi vieux, petit, gros soit-il, portant l'uniforme comme s'il pouvait bientôt prendre place au marbre, voler un but,

lancer substitut... Le coach de hockey habillé comme pour marier ses hommes au cerveau troué.

– En Europe, le sélectionneur : vieux playboy écarté en périphérie du jeu.

Le vent pousse Pierre. Les livres sur les étagères traversés froissent à peine sa carcasse d'air. Une chambre de garçon, maintenant. Un lit défait, des chaussettes blanches bouchonnées sur une commode, des affiches, des fanions, des dessins au plomb. La même chambre que partout. Une odeur de suri. Sueur, relents d'acné, sperme séché. Sur un cahier, les paroles bilingues d'un poème avortées, destiné à être chanté à la guitare ou pleuré au micro. Rien n'est bien accordé. Un adolescent bientôt y viendra mariné. L'enfer est sans doute un espace où les adjectifs et les noms ne concordent plus.



Pierre a eu quinze, vingt, vingt-cinq, trente... un nombre incroyable d'âges et d'époques parcourues et jamais il ne s'est senti adéquat, en phase avec lui-même, faisant ce qu'il veut, pensant ce qu'il dit, sachant ce qu'il est. Sa mort même lui semble ridicule, car c'est bien de ça qu'il s'agit, non ? Mourir. Et comme toujours il réalise trop tard son manque de préparation.

– On sait plus comment s'habiller.

Les mots sont sortis de lui sans qu'il les ait désirés et ces paroles l'ont ramené à table parmi ses proches, traversés comme lui d'une conversation mécanique.

– Il n'y a plus d'entre-saison, comme.

Cette fois, c'est sa blonde qui avait parlé et, si Pierre l'avait regardée un peu, il aurait vu dans ses yeux aussi l'absence de courant. Son visage en mode veille. Devant lui et à sa gauche ses hôtes, aspirés eux aussi par l'absence, absorbés eux aussi par des carences innommées. Personne n'était présent. Pourtant l'air vibrait de leurs paroles, les mouches contournaient leurs formes mobiles et trouvaient sur elles des

miettes métaboliques à grignoter. Un souper entre amis. Un samedi. Ils avaient appris à vivre ainsi.

Les hôtes faisaient maintenant circuler des fromages, du pain. On essayait de ranimer l'envie de vin. Compotes, gelées, fruits mûrs sur un plateau, biscottes. Certains ont préféré l'eau plate. Loin dehors, le hurlement des chiens.

Un molosse noir sur un balcon, un dogue brun sur le trottoir. D'autres bêtes au loin. Leurs cris se répondent ou peut-être rivalisent. Des chats gras, des rats, une mouffette indifférente et des écureuils névrosés. Un assortiment de blattes et d'iules, bêtes dont Pierre croyait l'existence confinée aux mots croisés. La présence humaine se résume ici à quelques sacs éventrés, des panneaux de gyproc abandonnés, une voiture échouée et les trottoirs, la rue elle-même, les murs de verre et de brique, matières dures qui nous auront survécu. Il faut pénétrer les taudis pour trouver des gens. Pierre répugne à traverser les murs humides. Mycose, oïdium. Vocabulaire de Scrabble.

Des enfants maigres dans la chaleur toujours plus grande, les mêmes mouches, des parents dans la lueur d'une télé éteints. Les mêmes images qu'ailleurs. Des matelas défaits sur le sol, des dessins à la bombe sur les parois défoncées. Des aiguilles, souillés des vêtements, sales. Un sac de poissons sucrés, un sac de caramels salés. Et d'autres fantômes comme Pierre flottant. L'homme qui les a reçus à souper. Des collègues, des voisins et des amis, occupés eux aussi à

fuir l'insignifiance ou à le meubler, le troubler.

– Je pense qu'on n'aura pas d'automne, encore cette année. L'été jusqu'en octobre pis bang ! on gèle jusqu'en mai.

Ces paroles ne suffisent pas à tirer Pierre vers son corps, ses amis, son amour. La tarte sera servie sans lui. Elle se sert toute seule, il en est sûr. Les couverts coupent, les croûtes s'effritent, les ganaches fondent au palais sans le concours des humains. Les serviettes à main essuient des bouches comme si de rien n'était. D'ailleurs rien n'est. Il n'y a plus d'échange, aucune chaleur bonne. Et même ce taudis, ces chambres, ces écrivains... ce ne sont que des films, des séries télé, un maigre paquet de clichés que ses synapses libèrent en s'éteignant. Pierre s'était attendu à voir sa vie défiler devant ses yeux ; ça n'aurait pas vraiment été mieux.

– On pensait aller à Venise, cet été, mais les gens nous le déconseillent. Paraît que c'est juste un musée, maintenant, une ville musée. Il y a juste des touristes. Comme à Barcelone, comme dans le Vieux-Québec.

– Airbnb...

– Il y a plus de vrai monde dans les villes. Et tu veux pas aller là où il vit, le vrai monde.

– Des banlieues, on en a en masse ici.

Là où il n'y a plus d'humains, ce n'est pas encore la nature. Mers d'huile, montagnes de plastique, déserts gazeux. Les limbes. Un trou dans la terre avale les forêts. Le vent des gouffres, le grondement des caves, la parole des sots. Volcan en activité au Canal D, mouvoir au Canal Savoir.

– Tu dors, Pierre ?

Peut-être en effet Pierre avait-il fermé les yeux. Il s'est tourné vers cet homme qui était son ami. Il lui a souri.

– Non, je t'écoutais. En fait, j'imaginai Venise ou Prague. J'aurais aimé ça y aller. Une fois. Voir.

Son amoureuse a passé sa main sous la table, pour prendre la sienne.

– Pourquoi tu dis que tu aurais aimé ça ? Il est pas trop tard. Et puis t'aimes ça, les musées.

– C'est vrai que c'est beau, les musées.

Les deux autres ont parlé en même temps.

– Surtout en saison morte.

Elle avait raison. Ils iraient peut-être à Édimbourg ou à Cordoue. À Florence, tant pis s'il y avait des humains dedans. Pierre a serré la main dans la sienne sous la table. Il mourrait plus tard. Devant lui, son amie s'emportait.

– Moi, je suis rendue que je me dis que les meilleures vacances, dans le fond, c'est peut-être d'aller au chalet, pas loin. Se baigner. Voir des chevreuils, un porc-épic si on est chanceux. Avoir des enfants autour. Qu'il fasse noir la nuit ; pas trop de bruit dans le jour.

Oui, un chalet. Pierre irait bien au chalet avec ce couple d'amis. Il apporterait du vin, des viandes froides (pas trop, quand même), ils passeraient ensemble du temps simple. Autour d'un feu, cette fois, ou autour d'une table bancale rescapée des déchets. Ils joueraient aux cartes. Autour de rien. Entourés de vide. ■